



Art

18

# Farah Pahlavi, l'impératrice des arts

Pendant les vingt années de son règne, elle a fait construire pléthore de musées et rassemblé pour son pays, l'Iran, la plus belle collection d'art contemporain occidental du Moyen-Orient. Alors qu'un livre aux éditions Assouline célèbre son action, nous l'avons rencontrée chez elle, à Paris.

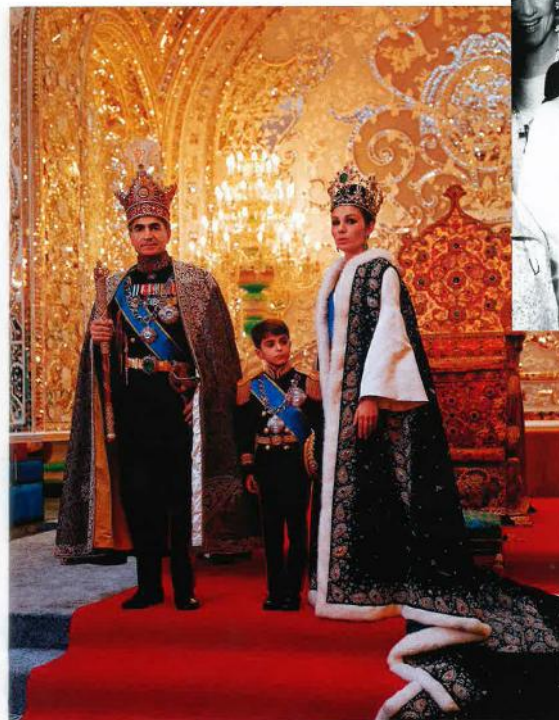
Frédérique Dedet

Tafelberg / SÉBASTIEN LAMBERT

Photographiée dans son appartement parisien, Farah Pahlavi partage aujourd'hui sa vie entre la Ville lumière et les États-Unis où vivent ses enfants et petits-enfants.

MUSEUM OF MODERN ART, NEW YORK. PHOTOGRAPHY BY SEBASTIEN LAMBERT





WORLD HISTORY ARCHIVES/AMICA - KESTON/STANFORD/ET COLLECTION/ODDANE IMAGES

Avec sa vue imprenable sur la rive droite, l'appartement aux murs habillés de boiseries est chaleureux. J'ai été introduite au salon pour attendre sa majesté Farah Pahlavi, ex-reine et impératrice d'Iran. Je balais les tables basses du regard : elles sont encombrées de cadres photo où sont glissés des clichés intimes, officiels et amicaux. Les Sadate, le roi d'Espagne, le roi Hussein et la reine Noor de Jordanie. Sur la table basse des chocolats suisses, des macarons et quelques livres. L'un d'entre eux, immense et magique, vient de paraître, il raconte la merveilleuse collection que la jeune impératrice d'alors a rassemblée pour son pays.  
Elle arrive, silhouette élancée dans un tailleur-pantalon couleur miel, visage lumineux, yeux rieurs. Difficile d'imaginer qu'elle a tout juste 80 ans. Tout le monde connaît l'histoire de Farah Diba, fille de bonne famille iranienne, étudiante en architecture à Paris à la fin des années 1950 - « Nous étions 6 filles pour 35 garçons peut-être et ils disaient que nous étions venues chercher des maris ! » raconte-t-elle en riant - le destin lui en choisit un autre et le 21 décembre 1959 elle épouse son roi. Mohammad Reza est divorcé deux fois - de la princesse Faiza d'Égypte dont il a une fille et de la sublime Soraya, incapable de lui donner un héritier. Il lui faut fonder une famille et accompagner l'Iran dans sa modernisation. La jeune femme a le profil idéal. « Quand, plus tard, je lui ai demandé pourquoi il m'avait choisie, il m'a dit pour ma simplicité. » Elle qui s'était imaginée championne olympique - de ski sans doute - dans son enfance et architecte dans son adolescence sera reine. Farah veut servir son pays. Elle va se consacrer aux arts et à l'éducation. Elle souhaite rendre hommage à sa culture millénaire et encourager la création. Des nombreuses initiatives pendant ces vingt

07-Juinan, le 26 octobre 1967, le shah confie ce la couronne des Pahlavi, le prince héritier Reza presque 7 ans et Farah, ancienne impératrice, avec sa couronne Van Cleef & Arpels aux 1541 pierres précieuses, émeraudes, d'ambre rubis et perles.

En haut à droite, Farah Pahlavi et Salvador Dalí, à Paris, en 1969.

En médaillon, les Pahlavi avec ce leurs quatre enfants : Reza, Laleh, Ali Reza et Farahnaz, en 1971.

années vont voir le jour : le musée du Tapis à Téhéran mais aussi celui du palais Negarestân rassemblant des œuvres de la période qâdjâre, le musée Reza Abbâsi pour les objets préislamiques et islamiques, le musée Abguineh, pour le verre et de la céramique, ou, en province, le musée de Khorramâbad réunissant des bronzes du Lorestan, pour ne citer qu'eux. Des bibliothèques pour enfants sont créées, un festival d'art - Chiraz - célèbre dans le monde entier, devient entre 1967 et 1976 un lieu où se rencontrent les cultures orientales et occidentales, traditionnelles et d'avant-garde.

Mais le plus extraordinaire reste la collection du Musée d'art contemporain de Téhéran commencée pendant les années 1970 dans l'élan d'une politique culturelle intense. Elle trouve sa genèse dans une rencontre. « Férue de peinture, j'allais dans les galeries y achetaient des toiles et encourageaient les Iraniens aisé à s'offrir des œuvres contemporaines - à l'époque, ils achetaient plus volontiers de la peinture ancienne. Un jour, une artiste m'a dit qu'il serait formidable d'avoir un endroit où montrer leurs œuvres, j'ai trouvé l'idée formidable et m'y suis attelée. »

Le premier choc pétrolier profite à l'Iran, alors second exportateur de pétrole dans le monde. « Nous étions dans une période où le pays allait de l'avant dans tous les domaines », résume celle qui a été couronnée impératrice en 1967. « Un geste qui voulait montrer à la nation l'importance que Sa Majesté donnait aux femmes », précise Farah plus d'un demi-siècle plus tard. L'impératrice obtient un budget et demande à son cousin, l'architecte Kamran Diba, d'imaginer un bâtiment. Elle va bien s'entourer. Outre des directeurs des maisons de vente, la curatrice de génie Donna Stein, ou le grand collectionneur suisse Ernst Beyeler vont participer à cette entreprise. « Nous ne pouvions pas nous permettre d'acquérir des maîtres anciens ni de récupérer nos chefs d'œuvre épars dans les musées →

Les films NEUTRE L'IMPERATRICE

étrangers, nous avons donc commencé par les impressionnistes, puis nous avons acheté de l'art moderne et contemporain\*, se souvient-elle.

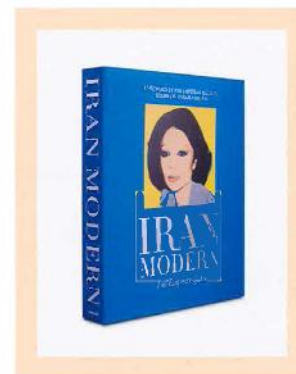
La shabanon rassemble une collection majeure. Elle visite l'atelier d'Henri Moore en Angleterre et achète plusieurs de ses sculptures, elle rencontre César et Dali à Paris, Andy Warhol à la Maison Blanche et l'invite à Téhéran. Le musée acquiert une série de « Mao », une « Marilyn », des « Mick Jagger », les « Jackie II ». Warhol fera son portrait dont elle apprendra par un reportage à la télévision française la laceration. À la question de savoir si une politique culturelle forte pouvait emmener l'Iran vers la démocratie, voire une monarchie constitutionnelle, Farah Pahlavi répond par l'affirmative. « Oui. Le roi souhaitait ouvrir le pays vers la démocratie grâce au progrès, à l'éducation et, bien sûr, grâce à la culture. »

Disparu en 1980, un an après sa destitution, le shah reste son mentor absolu. Et elle se réjouit de sa réhabilitation aux yeux des jeunes Iraniens. « Il y a un enthousiasme pour la dynastie Pahlavi, pour ce qui a été accompli par mon beau-père et mon mari qui me vont droit au cœur. »

Inauguré en 1977, le Musée d'art contemporain de Téhéran présente plus de 250 œuvres occidentales, de l'expressionnisme abstrait au pop art. Une liste d'artistes qui donne le vertige : Degas, Van Gogh, Pissarro, Renoir, Gauguin, Toulouse-Lautrec, Kandinsky, Braque, Picasso, Miró, Magritte, Chagall, Soulages, Francis Bacon, Henry Moore, Warhol, Lichtenstein, Rosenquist, Vasarely, Jackson Pollock, de Kooning, Rothko, Jasper Johns...

Lors du renversement du régime iranien en 1979, l'idée de partir avec quelques-unes des pièces ne l'a pas effleurée. « J'ai rassemblé cette collection pour mon pays, pour mon peuple, elle n'a jamais été à moi – ainsi, j'ai laissé beaucoup de mes objets personnels, comme un diadème en turquoise et diamant. Je me suis dit que si je devais revenir, il serait ici et que là où j'allais je n'en avais pas besoin... Quand on quitte sa terre, les choses matérielles ont peu d'importance. » Une résilience et une faculté d'adaptation hors du commun, la femme du shah est restée fidèle à elle-même. « Je suis la même. Avant, pendant après. » Ce dont tous autour d'elle peuvent attester.

Les œuvres remises par la révolution islamique sont aujourd'hui visibles. Exception faite de « Woman III » de Willem de Kooning, tableau échangé par les mollahs contre une partie du « Shahnameh » [« Le Livre des rois », poème épique de Ferdowsi datant du X<sup>e</sup> siècle]...



L'ouvrage qui rend hommage à l'artiste que de l'impératrice d'Iran est à lui seul un objet d'art.

Farah Pahlavi n'a cessé depuis son départ d'Iran de dissuader les musées ainsi que les maisons de vente contactées par le nouveau régime d'acheter des pièces de cette fabuleuse collection. Et, savoir que celle-ci est presque intacte est un bonheur. « J'ai reçu un message d'une jeune étudiante me disant son émotion devant les Rothko. » Depuis sa salle à manger parisienne devenue son bureau, l'ex-impératrice est en communication constante avec ses compatriotes. Chez cette femme que la vie n'a pas épargnée – elle a connu des trahisons, a perdu son mari, sa fille Leila en 2001 et son fils Ali Reza en 2011 et vit toujours en exil – on ne décèle pas une once d'amertume. « Sinon, ceux qui ont été la cause de tous ces malheurs auraient gagné ! J'ai un devoir vis-à-vis de mes compatriotes qui me regardent », dit-elle simplement. Une fantastique leçon de vie.

\* « Iran Modern. The Empress of Art. » (éd. Assouline).

Aujourd'hui, le public peut admirer l'exceptionnelle collection rassemblée par la shabanon, au Musée d'art contemporain de Téhéran. Ici, une Iranienne contemple un des trois tableaux de Francis Bacon, « Reclining Man with Sculpture » (1960).

